

et qu'on aurait pu introduire ici. Les maisons anciennes, avec leurs vieilles poutres, leurs vieux toits et leurs vieux pignons ne sont pas seulement vénérables par le nombre des ans. Elle sont douces; elles sont saintes; elles sont confidentielles; elles ont vu et connu les joies et les peines, les guerres et les triomphes, les cortèges funèbres et les cavalcades; les unes ont reçu des balles et les autres des fleurs; aux Fêtes-Dieu, plusieurs ont été vêtues de blanc et parées de guirlandes. Il en est qui vécurent de la fièvre de l'or, d'autres de celle de l'amour; il en est qui vieillirent au chant des métiers. Il en est de tristes; il en est d'heureuses. Ce sont des témoins. Ne les supprimons pas; mais, comme les Brabançons font dans leur cité, gardons leurs visages, protégeons leurs pierres; soutenons leur vieillesse et leur majesté.

EDMOND PILON.



LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Berlioz

ADOLPHE BOSCHOT. *Un romantique sous Louis-Philippe: Hector Berlioz (1831-1842), d'après de nombreux documents inédits.*

M. Adolphe Boschot est de ces biographes que l'on admire et redoute en même temps: il entreprit naguère de nous conter la vie de Berlioz: un copieux volume nous révéla la *Jeunesse d'un romantique*: voici en six cent soixante-douze pages un tableau de onze années de la vie de Berlioz... en attendant le *Crépuscule d'un romantique*. Ces proportions, dirait-on, ne sont point indignes du génial musicien: un grandiose monument commémore ainsi qu'il convient la gloire d'un artiste épris du colossal. Qui donc le nierait, Adolphe Boschot accomplit une œuvre utile, nécessaire: son zèle érudit, sa ferveur, son talent, le rendent égal à sa tâche. Louons donc sans réserves la constance de ce minutieux chercheur, l'heureuse divination dont témoignent ses découvertes, louons sans réticence l'amicale pénétration, l'art souple et nuancé de Adolphe Boschot: Adolphe Boschot tient aux nuances: il n'est pour lui de vérité qu'infiniment précise: la justesse du détail, voilà ce qu'il recherche avant tout; son œuvre accumule les détails exacts longuement étudiés, contrôlés; Adolphe Boschot est un précieux mosaïste... Cela, il faut le proclamer; il faut exalter cette œuvre, louer ses mérites: peut-être n'en est-il pas que l'on doive estimer davantage en un livre de ce genre... Ce qui ne nous empêche pas de concevoir une autre méthode: à la mosaïque, d'une subtilité appliquée, parfois lourde,

certaines eussent préféré une fresque hardiment peinte... Je vous dis, moi, que Adolphe Boschot est un biographe admirable, et que son œuvre, ample, scrupuleuse, scrupuleusement nuancée, est la plus propre à nous faire connaître intégralement et comprendre la vie et le génie de ce prodigieux Berlioz.

Adolphe Boschot est un biographe impitoyable: j'imagine que les admirateurs de Berlioz ne voient pas sans quelque inquiétude se prolonger les études au microscope de ce terrible enquêteur: Berlioz s'est drapé pour la postérité en ses fameux *Mémoires*: Adolphe Boschot le démasque. Adolphe Boschot nous découvre les tours, les ruses, les perpétuelles contre-vérités de ce Scapin romantique; il faut relire les *Mémoires* et feuilleter ensuite le livre de Adolphe Boschot; il faut sans cesse confronter à celui-ci ceux-là: que reste-t-il des *Mémoires*? Le témoignage de la plus étonnante inexactitude: inexactitude naïve, bluff candide, naturel, perpétuel; hablerie de méridional, orgueil d'artiste méconnu, vanité d'ambitieux meurtri et déçu, et enfin et toujours grandiloquence exaspérée de romantique aveuglé par l'abus des plus creuses métaphores... Adolphe Boschot n'a point résolu d'être indulgent: il s'efforce de comprendre: nous comprenons avec lui: comment toutefois ne serions-nous point enclins à plus de sévérité?

Les admirateurs de Berlioz peuvent être inquiets; ils ne doivent point l'être trop; complexe, le cas de Berlioz n'en est pas moins banal; le truquage de la plupart des mémoires est un fait dont nous avons pris notre parti; Berlioz exagère un défaut commun à presque tous les mémorialistes; la misère de cette publicité posthume dévoilée, l'homme demeure plus pitoyable, plus grand que la fausse image dont il crut nous leurrer.

*
**

Donc les *Mémoires*, les fameux *Mémoires* de Berlioz, sont un « *pasticcio*, fait avec d'autres *pasticcii*; en français, un pâté dont le hachis a servi dans d'autres pâtés, — mais chaque fois, Berlioz ajoute des épices ». Chroniques, fragments d'autobiographie, souvenirs semés avec prodigalité dans les journaux du temps, Berlioz, sur le tard, rassemble toute cette « copie »; il arrange un extraordinaire roman; mensonge dérisoire; la simple vérité nous émeut davantage. Adolphe Boschot conte année par année, mois par mois, presque jour par jour, l'existence mouvementée de Berlioz: récit un peu lent, surchargé d'épisodes et d'analyses musicales, du plus poignant intérêt.

Pathétique, Berlioz l'est, en dépit de son encombrante rhétorique, par sa prodigieuse faculté de souffrir: nous sommes le plus souvent rebelle à l'expression verbale de sa souffrance; que ne l'in-

interprétons-nous avec le soin nécessaire! Adolphe Boschot nous y invite doucement : « Au lieu de condamner et de rejeter les métaphores de Berlioz, il est meilleur, lorsqu'elles ne sont pas trop gênantes, trop indiscretes par leur précision surannée, de nous prêter à elles. Son émotion y vivait. Tâchons, à notre tour, de mettre la nôtre sous ces formules. Ainsi, nous les trouverons moins fâcheuses, puisque nous nous y retrouverons nous-mêmes ». Feux et tonnerres! Émotions volcaniques! Ivresses, sanglots, grincements de dents, métaphores fracassantes! Interprétons, interprétons, et surtout contrôlons; Berlioz excelle à grimer sa douleur; il se donne le change à lui-même; il attribue à mille objets divers, aux causes les plus fortuites et souvent les plus improbables, le souci dont il porte en lui-même le germe indestructible; il est l'inquiétude; inquiétude féconde, si elle est l'une des principales sources du romantisme; inquiétude tragique, puisqu'elle se résoud en crises fréquentes où s'épuise la sensibilité... Notons les amours, les triomphes, les insuccès de Berlioz; n'omettons dans le scénario de sa vie ni une Camille Moke, ni une Harriett Smithson ni une Recio... comparses d'un drame infiniment attachant, mais purement intérieur. Berlioz est tout pareil à son Harold en Italie, en qui Adolphe Boschot nous invite à voir « la Réverie, la Mélancolie, l'Âme même du Romantisme. »

Et c'est pourquoi il ne saurait déchoir au milieu même des plus banales aventures : en Berlioz nous distinguons d'abord le Romantique : romantique, il l'est avec des façons particulières : il incarne ce qu'on pourrait appeler le romantisme méridional : cadet de Provence atteint du mal du siècle, il obéit tantôt aux suggestions d'un lyrisme élégiaque ou tragique, tantôt aux très précises injonctions d'un tempérament porté vers l'action et l'intrigue : ce mélancolique est le plus avisé, le plus tenace des solliciteurs : cet Harold byronien est le plus forcené des arrivistes; de là un perpétuel désaccord entre ses œuvres et ses gestes, entre ses aspirations et sa conduite, de là l'apparente incohérence de sa vie toute entière et ses fréquentes allures de raté sublime.

Etrange vie, durement cahotée, abondante en œuvres et si remplie d'agitations stériles! A Rome, pensionnaire de l'École française, ses camarades l'ont surnommé le *Père la Joie* : ironie bienveillante de ces jeunes gens, qui ont vite discerné la double nature du fantasque Jeune-France, ténébreux, follement passionné, épris de rêves macabres — fashionable, spirituel, gai compagnon, amateur de liaisons faciles et de succès mondains. Le *Père la Joie* est ravagé par un grand amour : trahi, on sait ses menaces de meurtre, son suicide manqué : Adolphe Boschot conta naguère par le menu cette équipée

tragi-comique; il conte maintenant la « convalescence » du faux-suicidé, convalescence rapide, favorisée par la complicité des camarades et du directeur de l'École, hâtée par l'éclosion d'une œuvre où Berlioz met en musique son aventure... Berlioz est à Nizza-la Bella : bains de mer et siestes au soleil : inquiétudes, roublardise de ce pensionnaire fort désireux de ne perdre point le bénéfice de sa pension; tout s'arrange : Berlioz explore Gênes, Lucques, Pise, réintègre l'École, achève *Le retour à la vie, ou Léléo*... Épisode caractéristique, alternatives de sens pratique et de démente passionnelle, roman et diplomatie; au total réussite, puisqu'enfin M. Horace accueille le déserteur, puisque la pension est maintenue, puisque l'Artiste s'est exprimé tout entier en une partition dont la truculence fera frémir les pâles « industriels » de la villa Médicis d'abord, et ensuite les bons gardes nationaux du placide Louis-Philippe; l'Artiste dont la *Symphonie fantastique* traduisait les cauchemars dus à l'opium, l'Artiste s'écrie : « Dieu, je vis encore!... La vie, comme un serpent, s'est glissé dans mon cœur pour le déchirer de nouveau! »; le *Mélologue* continue et achève la Symphonie : une femme est au centre des apocalyptiques visions de l'Artiste :

« Quelle est cette femme? se demande Adolphe Boschot. L'Artiste, dans la Fantastique, s'empoisonne en l'honneur de la « fille » Smithson; dans le Mélologue, il revient à la vie en maudissant « le gracieux Ariel ». Mais il ne les nomme pas : il est l'Artiste; et l'autre, quel que soit son nom, est la Femme. Lui, il est l'être fatal, l'élue en qui vivent toutes les énergies, toutes les aspirations, tout le désir et tout le malheur; il est un Lucifer, un Prométhée, un Hamlet, un Manfred, un Faust, un René; il est l'amour errant et maudit. Elle, elle n'est que le réceptacle, le support presque inutile des rêves incandescents de cette grande âme débordante. L'Artiste (ou Berlioz), se grise de lui-même; sur la scène (comme dans son cœur), il est seul; mais il adresse ses monologues lyriques à un fantôme féminin, tantôt séraphique, tantôt orgiaque, pour l'antithèse. »

L'Artiste survivra : la vie lui sera de moins en moins indulgente, Hamlet supplicié par la trivialité des soucis quotidiens, Manfred asservi, René victime des travaux forcés du feuilleton, prisonnier des « bagnes de la critique »... A Rome, sa jeunesse triomphe, non sans de perpétuelles lamentations : est-il point « exilé »? « Jem'ennuie à en devenir fou... »; pour se distraire il chasse, il boit de l'orvièto, il mange « des oiseaux crus »; il se réfugie dans la basilique de Saint-Pierre et, confortablement installé dans la fraîcheur d'un confessionnal, lit *Le Corsaire*, « Et le confessionnal retentissait d'un grincement de dents à faire frémir les damnés. » On le rencontre à Naples, à Pompéï, à Subiaco « bourgade voluptueuse » où sa guitare fait merveille en des bals improvisés. En dépit des rapides ivresses, il

s'ennuie, il s'ennuie jusqu'au jour où il s'évade vers la France : il rêve de succès éclatants ; il est avide d'action ; il sera son propre impresario : quel rôle mieux approprié à son fougueux besoin d'activité ?

*
* *

Et ce sera ainsi jusqu'à sa mort : amours, rêves fulgurants, byronisme, romantisme — efforts pratiques, complots ourdis autour des ministres, des directeurs de journaux et de théâtres, agitation bourdonnante et rarement fructueuse — œuvres violentes, agressivement originales, comprises seulement de quelques initiés, en sorte que l'artiste grandit dans un isolement dont il ne cesse de souffrir.

Ingéniosité d'un grand artiste à multiplier, à renouveler ses souffrances : souffrances réelles, tortures imaginaires : prix de Rome, pensionné pendant cinq ans, ami des Bertin qui lui ouvrent les *Débats*, protégé du duc d'Orléans, joué dans les cérémonies officielles, Berlioz a-t-il quelque droit à se plaindre du gouvernement bourgeois de Louis-Philippe ? Il se plaint ; il se pose en victime ; un paiement promis est-il différé, Berlioz se croit persécuté : « Mille tonnerres !... Il faut que l'enfer s'en mêle. » Berlioz « s'énervé, se crispe... Plus de sommeil... La nuit durant, brûlé de fièvre, il change les gens de la veille en fantômes tortionnaires. Le lendemain, la réalité lui apparaît à travers son cauchemar. Brisé, pantelant de rage (de rage contenue), il revient dans l'antichambre ministérielle, dans les bureaux. On accueille le triomphateur, on lui sourit. — Lui, tout en restant calme, il n'aperçoit que des gredins, des conspirateurs sournois, des voleurs fielleux. Au pinacle, il se croit au pilori... » Ainsi, avec la plus intempérante ardeur, Berlioz se crée de chimériques soucis, non content de ceux très réels que lui réserve la destinée : soucis d'argent ; l'ignoble gêne le paralyse, le condamne à un exténuant labeur de journaliste ; soucis conjugaux : Henriette Smithson, l'Ophélie des premiers rêves amoureux, est devenue l'épouse la plus acariâtre. Berlioz abandonne un foyer intenable... Misères vulgaires, dont Berlioz dut souffrir d'autant plus amèrement que ses ambitions de fortune étaient plus gigantesques, plus démesurés son désir et sa faculté de bonheur. Le persistant insuccès de ses œuvres apporte à ses plus chers espoirs le démenti le plus cruel ; Berlioz n'a pas de public ; désespéré, il quitte un jour la France : il fuit vers Bruxelles : une femme est auprès de lui, un « mauvais compagnon... Pas un seul jour Marie Recio ne lâchera prise. Sans cesse elle l'entourera, lui déjà suspect et isolé, d'une atmosphère de jalousie et d'antipathie, d'aigreur, qui accroîtra le vide autour de lui. »

C'est en vérité un poignant tableau que celui de

ces onze années de la vie la plus agitée, la plus vainement audacieuse, la plus impuissante à fonder et à retenir fût-ce le plus relatif bonheur... Une impression d'accablement s'en dégagerait, si Adolphe Boschot n'y avait introduit à profusion anecdotes, menus portraits, esquisses légères où revivent les mœurs et les paysages du siècle dernier, aspects d'Italie et de France, rues et banlieues parisiennes : tel ce croquis d'un Montmartre exquisement rural... et lointain :

« Berlioz conduit son Harriett au délicieux jardin qu'il a découvert pour elle, à Montmartre. Passé la barrière des Martyrs, les voici qui montent, tous deux, par une grande avenue plantée d'arbres, vers les moulins. Sur la vieille église s'élève, en façon de clocher, une massive tour ronde, adaptée à la courbe du chevet, et qui porte la longue potence d'un télégraphe à signaux. L'église, entourée de son cimetière plein de tombes et d'arbres, occupe le centre du village. Devant elle, une petite place, avec des maisons rustiques ; tout à côté, la mairie. Ça et là, des cabarets avec des bosquets où l'on joue aux boules : ce jeu rappelle à Berlioz son village natal... Ils dépassent l'église, et s'engagent dans la rue Saint-Denis. Elle descend le versant Nord... Au loin le village de Saint-Denis groupe ses quelques maisons autour de la basilique... »

Adolphe Boschot enrichit, illustre son récit ; il évoque le « milieu », la Rome des lauréats de France, des rapins et de ces galants abbés que Berlioz exécra avec une si belle franchise, le Paris des musiciens, des musicographes, des croque-sol, des membres de l'Institut, des journalistes, des donneurs et des auditeurs de concerts. En ce Paris, qui applaudit Liszt, Paganini, Meyerbeer, voici Wagner qui déjà prend conscience de l'antinomie entre le drame musical allemand et l'opéra meyerbeerien, Wagner isolé, pauvre, et qui déjà dénonce à ses compatriotes l'incurable légèreté française : « O, ma noble patrie allemande, combien je dois t'aimer, combien je dois m'exalter pour toi !... Combien je me sens bien d'être Allemand !... » Et Wagner s'efforce d'imiter nos journalistes et nos chroniqueurs : Wagner « s'essaie au papillotage »... Enfin la musique de Berlioz n'est point absente de ce livre : les analyses musicales de Adolphe Boschot nous avertissent que l'on aurait tort de juger Berlioz sur ses chroniques qui furent brillantes, faciles, très souvent complaisantes, ou même sur ses propos qui furent volontiers tranchants et excessifs... Au reste il n'ignore pas que « personne, ni même Berlioz, ni même Wagner, ne peut parler avec des mots de l'émotion suscitée par une musique purement musicale. » Lisons donc le livre de Adolphe Boschot ; mais n'omettons pas de goûter et d'approfondir l'œuvre musicale de Berlioz.

LUCIEN MAURY.